

ROGIER DE LA PASTURE, dit VAN DER WEYDEN

“ PORTRAIT DE PHILIPPE LE BON ”

Valeur : 1,00 F.

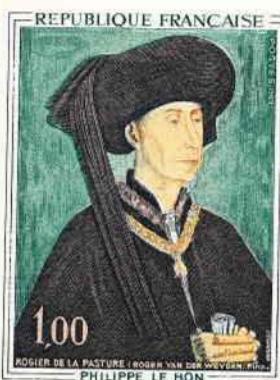
Couleurs : jaune, bistre,
noir et vert.

25 timbres à la feuille.

Dessiné et gravé en taille-douce

par BETEMPS

Format vertical 36 x 48
(dentelé 13)



(Musée de Dijon)

VENTE

anticipée, le 3 mai 1969 à DIJON (Côte-d'Or) ;
générale, le 5 mai 1969.

Rogier de la Pasture, dit Van der Weyden, né en Belgique à Tournai vers 1400, fut le plus grand peintre flamand du XV^e siècle après Jan Van Eyck, à qui furent parfois attribuées ses œuvres, aucune n'étant datée ni signée.

La personnalité même du peintre est difficile à identifier. Il aurait été l'élève de Robert Campin, appelé aussi « le maître de Flémalle ». Un document de 1435 fait état de sa nomination comme peintre officiel de Bruxelles. On retrouve sa trace en Italie, où il fit un voyage pour l'année sainte de 1450, séjournant à Rome, Florence et Ferrare. On sait enfin qu'ayant déployé l'essentiel de son activité à Bruxelles, il y mourut en juin 1464.

A son époque, les Flandres et les Pays-Bas font partie du Duché de Bourgogne, sous la grande dynastie de Philippe le Hardi, Jean sans Peur, Philippe le Bon et Charles le Téméraire. Dijon est alors la capitale de vastes états, l'un des principaux foyers d'art de l'Occident : on comprend que son Musée soit si riche en chefs-d'œuvre des artistes du Nord.

Van der Weyden est un des grands maîtres de cette école flamande qui cherche de nouvelles solutions aux problèmes de la perspective pour les lointains comme pour les scènes d'intérieur.

Mais, surtout à partir de 1440, l'architecture des compositions, le fini des détails et la lumière créant l'atmosphère, servent à Rogier de la Pasture à approfondir

l'analyse psychologique des personnages : on sent le peintre attaché à l'étude des caractères et des sentiments et la grande originalité qu'on lui reconnaît aujourd'hui, c'est d'être « un profond investigateur de l'âme humaine ».

Ainsi s'expliquent ses scènes d'inspiration religieuse, qui sont autant d'occasions de portraits. De ses donateurs, de ses Vierges, d'une Madeleine, d'une Salomé de Van der Weyden on n'oublie plus le visage, ni même les mains, si utiles pour suggérer l'illusion de l'espace et pour compléter l'expression de la physionomie.

Ainsi s'explique aussi « l'extraordinaire portrait » de Philippe le Bon, dont le peintre a si bien rendu ce qu'il est convenu d'appeler « la présence ». C'est bien là l'homme dont quelques traits sont indiqués par un chroniqueur champenois « droit comme un jonc, maigre main. Son visage parlait, semblant dire : je suis Prince ». L'impression qui se dégage n'est pas précisément la bonté ; ses sujets l'appelèrent « le Bon » parce qu'il vivait au milieu d'eux et qu'il leur fit du bien.

Encadrée par le grand chaperon à mentonnière, à la mode allemande, et le cordon de l'Ordre de la Toison d'Or dont il était le fondateur, toute la physionomie, lèvres serrées, long nez mince, regard pénétrant, respire une intelligence aux vastes vues et aux desseins délibérés.

Ce portrait de Philippe le Bon par son peintre fidèle est là pour nous rappeler les liens historiques de la Bourgogne et des Flandres, première figure de l'Europe dans les ombres du XV^e siècle.

